

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 3

Artikel: A la recherche d'une épouse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182701>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

devoirs de sa charge avec une exactitude scrupuleuse en soignant son maître si bien, que pendant 30 ans il n'eut jamais à s'en plaindre. Néanmoins, à l'expiration de chaque service, il lui renouvela sa protestation testamentaire.

L'Anglais mourut dernièrement, et l'on trouva à la stupéfaction générale le testament suivant :

« Je lègue toute ma fortune à mon chien *Caro*, et mon chien *Caro* avec ce qu'il possède à ma gouvernante, à moins qu'il n'en dispose autrement avant sa mort. »

Un Vaudois, lisant cette anecdote, dira peut-être : « Ce testament est nul suivant le Code vaudois. »

C'est possible ; mais à Berne les bêtes sont aussi admises au bénéfice d'héritage, témoins les Mutz, qui possèdent une fortune de plus de 80,000 florins.

Une considération d'une autre nature pourrait pourtant se présenter aux exécuteurs testamentaires. Si la gouvernante mourait avant le chien ? Qu'en disent nos juristes ?

A la recherche d'une épouse.

VII

Piqué de ses mésaventures, Erhardt reprit des leçons de danse avec une nouvelle ardeur et parvint à obtenir les éloges de son maître qui le déclara danseur consommé. En sortant de sa dernière leçon, il se rendit chez Sidonie pour lui annoncer l'heureuse nouvelle. Papa Jonas était déjà parti pour la brasserie, la chambre était vide. Mais il entendit venir deux jeunes filles, s'entretenant et riant à cœur joie ; il reconnut la voix de Sidonie et celle d'une de ses intimes. Pour leur jouer un tour, il se cacha derrière la caisse d'une grosse pendule, à laquelle était suspendu un manteau. Les jeunes filles arrivèrent jusque dans la chambre, et l'intime dit à Sidonie :

— Je ne puis rester plus longtemps, il me faut rentrer à la maison. Adieu Madame la ministre !

— Nous n'y sommes pas encore ! bien s'en faut ! répondit Sidonie d'un air plaintif, j'ai bien encore six ans au moins à attendre, et à jouer le rôle de vieille fille. A supposer même que Gotthold eût le bonheur d'attraper une cure, quel sort serait le mien ? Vivre au milieu de paysans stupides et grossiers, renoncer aux concerts, aux bals, au théâtre, à toutes les parties de plaisir de la capitale, et cela, pour faire du beurre et du fromage, engraisser les oies et les plumes, nourrir des poules et des pigeons !

— Mais chère belle, puisque tu connais tous ces détails, pourquoi t'engager avec lui ?

— Primo, parce qu'il est joli. Secundo, parce que toute jeune fille désire se placer le plus tôt possible. Et enfin parce que la raison ne vient qu'avec l'âge. Mais juge toi-même de l'avenir qui m'attend ! Gotthold a reçu de Madame la conseillère de Brechling un présent de cent ducats. Croirais-tu bien qu'il ne m'a pas acheté la moindre parure, pas même une montre en or avec chaîne et médaillon, pas de bracelets, pas de broches ni de boucles d'oreilles, pas une robe de soie ! Tout cela m'a passé devant le nez. Il a donné cet argent à mon père, pour le garder et lui faire porter des intérêts dans le commerce. Pour combler la mesure, au bal du casino, j'ai pensé mourir de honte et de dépit. On eût dit qu'on lui avait attaché une barre de fer le long du dos. Puis il n'observait pas la mesure, et avec ses sauts désordonnés il a bousculé la française. C'en était fait de moi et j'allais sécher d'ennui tout le reste de la soirée, sur ma chaise, si le jeune Schœnherr n'eût eu pitié de moi. A la bonne heure, celui-ci, il est élégant, entreprenant, bien élevé, et il a du savoir-vivre, puis il danse comme un ange. Avec lui,

on eût dit que nous avions des ailes, c'est à peine si nos pieds touchaient terre. Enfin pendant le cotillon, il m'a fait une déclaration d'amour dans toutes les formes.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Bien s'entend que je me suis gardée comme du feu de lui parler de mon engagement avec Gotthold, c'est un secret entre mon père, lui et moi.

— Mais enfin tu lui as fait une réponse quelconque ?

— Je lui ai répondu en souriant que c'était probablement une plaisanterie qu'il m'adressait. Mais il a pris la chose au vif et m'a assuré qu'il parlait sérieusement.

— Cependant il s'en faut de beaucoup que Schœnherr soit aussi beau qu'Erhardt.

— C'est vrai ! Mais Schœnherr a un commerce qui marche fort bien, son magasin est toujours garni d'objets de haute nouveauté, et puis, à la longue, on s'habitue aussi bien à un visage qui est laid, qu'à un visage qui est beau.

En ce moment, un soupir déchirant se fit entendre derrière la pendule, dont on vit se détacher, dans l'obscurité, une silhouette noire.

Qui est là ? s'écria Sidonie effrayée. Seigneur Jésus, ajouta-t-elle avec terreur, c'est Gotthold !

Et comme Gotthold sortait de la chambre, elle appela : Gotthold ! Elle le suivit, mais sans se retourner il la repoussa.

— Gotthold ! cria-t-elle de nouveau. Ce n'était qu'une plaisanterie, je savais que tu étais là.

Indigné de ce mensonge, Gotthold pressa le pas et laissa Sidonie dans une profonde consternation.

Après avoir erré longtemps sans savoir ce qu'il faisait, il se trouva sur les bords solitaires du large fleuve à sa sortie de la capitale. De gros nuages noirs pesaient sur l'atmosphère. Un vent froid agitait les ondes. Les saules frappaient de leurs branches, soit l'eau grisâtre, soit les pierres du rivage. Tout était désolation.

Erhardt s'arrêta dans une disposition d'esprit plus facile à comprendre qu'à décrire. Le monde et la vie terrestre lui faisaient également horreur. Il repassa dans son esprit toutes les peines qu'il s'était données pour apprendre à se présenter, à saluer, à prendre des poses élégantes, à danser.... le tout pour s'entendre reprocher ses sauts extravagants, la raideur de son torse et jusqu'à la bêtise et à la grossièreté de ses futurs paroissiens. Ainsi, toutes ses peines avaient été inutiles : ce qu'il fallait, c'étaient des montres en or, des bracelets, des riches costumes, puis l'assurance d'une vie ou tout serait bals, concerts, théâtre. Quelle distance de là aux rêves idylliques d'Erhardt, qui avait compté que l'amour tiendrait lieu de tout dans son ménage et qui avait compté sur une vie paisible et toute campagnarde.

— Oh Louise ! Louise ! s'écria-t-il, que tes prévisions étaient justes. Ange de douceur, de patience et de résignation, puisse ton exemple me servir dans ce qui me reste à souffrir.

Cependant les nuages s'étaient dissipés. La lune se leva avec splendeur dans le ciel étoilé. Erhardt contempla cet espace infini, peuplé de mondes où tout n'est que bonheur. C'était l'avenir qui venait le soutenir et lui donner de nouvelles forces.

Le lendemain Erhardt reçut de Sidonie une lettre où les fautes d'orthographe abondaient et surabondaient. Elle jouait l'abattement et le repentir. Elle ajoutait que la faute était à sa servante qui, paresseuse et méchante, l'avait exaspérée la veille à ce point qu'elle n'avait su ce qu'elle disait.

Erhardt ne répondit rien. Au bout d'une semaine, le facteur lui apporta un billet de faire part, annonçant les fiançailles de M. Schœnherr avec Mlle Sidonie Jonas. Erhardt sourit avec amertume. Il eut un moment l'envie d'envoyer à Monsieur Schœnherr la dernière lettre de Sidonie, mais il s'en abstint et la bûla.

(A suivre.)

Faute de place, nous renvoyons au prochain numéro, une lettre relative au *chapeau-revanche*.

L. MONNET.